

La quinzaine féministe : après les élections allemandes. - Le nouveau membre féminin de la Commission des mandats de la S.d.N. - A la Conférence internationale du travail : à travail égal, salaire égal ? - Le pastorat féminin à Genève

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **16 (1928)**

Heft 286 [i.e. 285]

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

finalement on a reconnu que la chose était juste et bonne en elle-même et on nous a invités à y prendre la parole.

Il y eut un meeting en plein air, avec une tribune couverte pour ceux et celles qui devaient parler et les hôtes étrangers. Chaque étrangère résidant à Canton était spécialement invitée et il y avait sept ou huit nationalités représentées. L'auditoire comptait, pour autant que j'en puis juger, 1000 à 1200 femmes et de 2 à 300 hommes. Tout le meeting, avec les discours de chaque représentante d'organisation, a duré trois heures, et pendant ce temps l'assistance est restée toujours debout. Mon allocution, traduite phrase par phrase, était très courte, et Camille Drevet ne dit que quelques mots. Tout le monde semblait particulièrement content de nous avoir pour cette occasion. Tout le cérémonial avait été arrangé par les soins du Département féminin du Kuomintang. Le meeting finit par la proclamation d'une série de mots d'ordre féministes. Il y en avait d'extrêmement intéressants au point de vue féministe, par exemple: *Egalité d'instruction pour les hommes et pour les femmes; Egalité des salaires; Protection de la maternité; A bas l'esclavage de l'étiquette pour les femmes; La même morale pour les deux sexes; Que la loi permette aux femmes d'hériter; A bas l'impérialisme; A bas le militarisme.* Etc.

9 mars.

Nous avons visité l'Université du Gouvernement, qui semble avoir fait beaucoup de frais pour créer une très belle bibliothèque et un département scientifique, et quand on pense qu'elle n'existe que depuis trois ans, on trouve que c'est une merveilleuse fondation. Le grand hôpital qui en dépend avait été réquisitionné par les communistes. Nous nous y sommes rendues. Actuellement, deux professeurs allemands dirigent l'Ecole de médecine; ils sont, de toute évidence, très capables. L'un d'eux, le médecin en chef, nous disait que jusqu'ici il y avait eu trop de nationalisme et qu'il voulait rendre cet établissement vraiment international...

Une des réunions les plus intéressantes auxquelles nous avons assisté a été celle du Club des Etudiantes Euro-Américaines de retour en Chine, où nous avons été invitées à prendre le thé. Le Club est installé dans un édifice magnifique élevé grâce aux souscriptions des étudiantes elles-mêmes; il est meublé très élégamment et avec beaucoup de goût dans le style occidental. Miss Law est vice-présidente et, parmi ses membres, se trouve Mrs. Leung, qui a signé la lettre émanant de l'Alliance générale pour le Mouvement féminin, association qui semble être analogue au « Mouvement pour les Droits de la Femme et pour le Suffrage féminin ».

Nous étions au nombre de 15, y compris deux Américaines qu'on avait spécialement invitées (les secrétaires de la Y. W. C. A.), et par groupes nous avons eu de très intéressantes discussions. Toutes ces jeunes femmes désirent beaucoup rester en relations avec nous et recevoir nos brochures et être plus amplement informées au sujet de

la L. I. F. C'était la première fois qu'elles s'étaient assemblées en tant que groupe féminin et elles se sont décidées à se réunir le dernier samedi de chaque mois et à demander aux femmes représentant le Mouvement féminin du Kuomintang de se joindre à elles de temps en temps. Elles étaient toutes d'accord quant à l'importation de armes et demandaient que l'intervention étrangère cessât.

Le lendemain, on nous a offert une fête organisée par les groupes féministes suivants: l'Alliance générale pour un Mouvement féminin, le Club international des Femmes, les Jeunes Filles de l'Ecole normale de Kouan Toung, le Département féminin du Kuomintang provincial, la Y. W. C. A., l'Université de Linghan et l'Université de Chung Chan.

Nous avons gagné notre paquebot dans la nuit, le bateau devant lever l'ancre à 8 heures du matin. A notre grand plaisir, six Chinoises sont venues le matin suivant nous dire au revoir et nous ont apporté deux ravissantes branches de rosier en fleurs. C'était d'autant plus touchant de leur part qu'il pleuvait à torrent...

Au point de vue féministe, les femmes sont très actives là-bas et ont été très heureuses de recevoir la délégation de la L. I. F. Une ou deux de ces femmes semblaient très désireuses de créer tout de suite une section de notre Ligue, mais quand nous leur avons expliqué aussi complètement que possible que notre attitude pacifiste s'appliquait aussi bien à la situation extérieure, elles ont pensé qu'il valait mieux attendre et en savoir plus long au sujet de notre Ligue.

EDITH M. PYE.

La Quinzaine féministe

Après les élections allemandes. — Le nouveau membre féminin de la Commission des Mandats de la S.d.N. — A la Conférence Internationale du Travail: à travail égal, salaire égal? — Le pastorat féminin à Genève.

On nous écrit de Berlin pour rectifier, non pas les résultats féministes des récentes élections législatives allemandes, tels que nous les avons annoncés dans notre précédent numéro, mais ceux de 1924 avec lesquels la comparaison avait été établie. En effet, on nous avait indiqué la proportion de femmes dans le précédent Reichstag, à la fin de la législature, alors que, du fait de décès, de départs et de démissions, ces chiffres étaient légèrement différents au début de la législature. Les voici: en 1924, 33 femmes avaient été élues, donc deux de plus que l'autre jour. Elles se répartissaient de la façon suivante: parti national allemand: 5, pour 2 actuellement; parti populaire:

s'accuse. C'est alors qu'ayant perdu confiance dans les idées auxquelles ils avaient tout sacrifié et doutant incurablement l'un de l'autre, ils prennent, enlacés et presque joyeux, le chemin de la mort qui se porte garant de toutes les sincérités. *Rosmersholm*, œuvre empoisonnée. Deux grands enseignements s'en dégagent à l'insu de l'auteur peut-être: l'inconvénient d'une science mal digérée; le caractère particulièrement néfaste de l'influence féminine quand elle se tourne à détruire, ce qu'une femme ne fait pas à demi.

Rebecca West marque le sommet de la pensée anarchique ibsénienne. Dans une note plus humaine, la jeune et fervente Hilde (*Solness le constructeur*) appartient également à la pléiade des affranchies à esprit généreux, des femmes inspiratrices. « Savez-vous ce que vous êtes, Hilde?... Vous êtes le jour naissant. » Comme Rebecca, elle apparaît dans un foyer, censément pour l'éclairer, mais en réalité pour le détruire, à tout le moins pour le troubler. Mais si, exaltée, elle pousse celui qu'elle admire et qu'elle aime aux entreprises les plus osées, un vrai cœur de femme bat dans sa poitrine. Elle a compris tout à coup qu'elle désolait la vie, déjà si désolée, de la pauvre épouse qui pleure auprès du berceau vide de ses deux enfants. « Qu'on n'ose pas tendre la main pour saisir son bonheur! Pour vivre! Seulement parce qu'il y a sur votre chemin une personne qu'on connaît! » Hilde ne se retire pas; ce serait trop demander du « jour naissant »; mais elle sacrifie son bonheur, leur bonheur. Elle persuade « Solness le Constructeur », qu'elle sait sujet à un vertige mortel, de monter au plus

haut de la tour qu'il a fait élever, et d'agiter de là le drapeau de l'idéal avant de s'écrouler. Il y a chute et chute... Aussi bien sommes-nous ici en plein symbole et donc en moindre péril moral. Notons que nous devons à la poétique Hilde une épigramme sur le devoir, fort utile à méditer pour nous autres, protestants moralisants:

« Quand M^{me} Solness a dit qu'elle allait m'acheter quelque chose: « C'est mon devoir », a-t-elle ajouté... Elle aurait pu me dire qu'elle faisait cela par affection... Ah! je ne puis supporter ce vilain mot, cet odieux mot... Il est si froid, si aigu, si piquant. Devoir, devoir, devoir. On dirait des coups d'épingle, ne trouvez-vous pas? »

La catégorie, moins nombreuse, des femmes subordonnées, résignées ou fidèles, nous met en présence de types non pas seulement variés, mais irréductibles les uns aux autres. Résignée en un sens, la pauvre Gina du *Canard Sauvage*, la femme du peuple qui a été la maîtresse du patron de son mari, en a eu un enfant, qui sait? et a fait bénéficier leur petit ménage des revenus de sa faute. Elle est totalement inconsciente, bonne fille au demeurant. Quand son mari, solennel, lui demande: « Et jamais tu ne jettes un regard en arrière sur les fautes de ton passé? », elle fait la réponse amorphe de la ménagère besogneuse et affairée: « Non, je les avais presque oubliées, ces vieilles histoires. » Elle n'a pas le temps d'avoir de la conscience. Mais elle ne proteste pas contre les rigueurs de son mari, contre sa résolution amère de quitter le toit conjugal. Quand il jure de ne plus manger ni boire dans la maison con-

2, pour 1 maintenant; centre: 4, pour 3 maintenant; parti démocratique: 2, pour 2 maintenant; parti socialiste: 16, pour 20 maintenant; parti communiste: 4, pour 3 maintenant; parti populaire bavarois: 1, pour 0 maintenant.

Ces chiffres ne changent rien aux considérations que nous avons publiées dans notre dernier numéro sur ce sujet: mais nous avons tenu à cette rectification par souci d'exactitude et sachant que bon nombre de nos lectrices font usage de nos renseignements pour des articles ou des causeries de propagande et de documentation suffragiste.

* * *

Le Conseil de la Société des Nations a, au point de vue féministe, marqué sa 50^{me} session — sur laquelle il y aurait beaucoup à dire au point de vue politique, si la place dont nous disposons nous permettait de faire une incursion dans ce domaine! — en procédant à la nomination du membre féminin de la Commission Permanente des Mandats, en remplacement de notre si regrettée M^{me} Bugge-Wicksell. On se souvient peut-être que, dans sa session précédente, le Conseil avait décidé en principe de réserver le siège de M^{me} Wicksell à une femme; et durant ces trois mois, la Commission Permanente des grandes Associations féminines internationales a multiplié ses démarches pour trouver la candidate répondant à toutes les exigences de la situation. De nombreuses présentations avaient été faites, parmi lesquelles le Conseil a choisi M^{lle} Valentine Dannewig, directrice de l'École supérieure de jeunes filles de Vestheim (Norvège), que recommandait chaudement le Ministère des Affaires Etrangères de ce pays. Nous n'avons pas d'autres détails sur la personnalité de M^{lle} Dannewig, mais nous sommes certaines que toute femme intelligente, au courant des questions politiques en général et des questions d'éducation en particulier (car M^{me} Wicksell s'était spécialisée dans le contrôle de l'éducation dans les pays sous mandat) pourra, avec la préparation voulue, arriver à remplir dignement, dans cette grande et importante Commission de la S. d. N., la place qu'a laissée si douloureusement vide le décès de M^{me} Wicksell. Ajoutons, pour expliquer que le choix du Conseil se soit porté sur une candidate encore peu connue dans nos milieux féminins internationaux, qu'il était nécessaire, vu la composition de la Commission des Mandats, que cette candidate appartint à un pays scandinave, et que cette considération a primé les autres.

* * *

En même temps que le Conseil de la S. d. N. siège à Genève, la Conférence Internationale du Travail, dont les débats sont loin d'être terminés au moment où nous écrivons ces lignes, mais desquels nous espérons pouvoir publier un compte-

rendu dans notre prochain numéro. Treize femmes y participent, soit comme déléguées gouvernementales, soit comme conseillères techniques gouvernementales ou ouvrières, de onze pays.

L'un des deux gros sujets à l'ordre du jour de cette Conférence est la fixation des salaires minima dans les industries où les travailleurs sont mal organisés, et qui sont, dans la majeure partie des cas, les industries à domicile. Mais en fixant ces salaires minima, qui sont, une de nos collaboratrices l'a démontré dans notre précédent numéro, l'un des seuls moyens de relever la condition misérable des travailleurs à domicile, les fixe-t-on toujours selon notre principe féministe: *A travail égal, salaire égal*? Il semble que non, d'après les renseignements qui nous ont été donnés. C'est pourquoi quatre Sociétés féministes anglaises ont chargé un de leurs membres les plus actifs et les plus ardents, Mrs. Abbott — dont celles de nos lectrices qui ont participé au Congrès suffragiste international de Genève en 1920 n'ont pas oublié la bonne grâce et l'entrain — de venir soutenir auprès des membres de la Conférence ce principe de l'égalité des salaires, qui, bien qu'inscrit dans la Charte du Travail, risque si souvent de n'être qu'un article mort sans application. M^{me} Wasniewska (Pologne) et M. Chaman Lull (Indes) se sont faits, en séance de Commission, les défenseurs éloquents de ce principe, mais sans succès, malheureusement. La question doit encore être reprise, et notre prochain numéro pourra sans doute dire si la vigoureuse campagne de Mrs. Abbott, avec laquelle ne peuvent que sympathiser toutes les féministes, a abouti.

* * *

Le 9 juin, le Consistoire de l'Eglise nationale protestante de Genève a, en troisième débat, ratifié par 27 voix contre 3 sa décision précédemment prise d'autoriser les femmes graduées en théologie et consacrées au Saint-Ministère à être nommées pasteurs auxiliaires ou pasteurs suppléants, mais non pas à être élues à la tête d'une paroisse. Nous avons longuement commenté cette décision¹ lors du second débat, montré la situation qu'elle crée aux futures femmes pasteurs, et indiqué comment, et malgré notre répugnance pour toutes les restrictions de principe, nous estimions que la décision du Consistoire était sage et prudente, vu l'état actuel des esprits. Ceci bien que l'idée du pastorat féminin ait fait de grands progrès ces derniers mois, la majorité importante qui vient de se prononcer en sa faveur au Consistoire — et à laquelle il faut encore ajouter la voix de M. le pasteur Gampert, qui s'est rangé parmi les opposants parce que partisan du pastorat intégral et non pas d'une demi-mesure — l'a bien prouvé.

¹ Voir le *Mouvement*, N^o 280.

taminée, elle lui prépare tranquillement du thé et des tartines, qu'il prend à la dérobée. Quand il annonce sa résolution de fuir, elle lui fait sa valise avec une maternelle sollicitude, mettant ici un caleçon et là un instrument de musique. Mais le voit-elle partagé entre des volontés contraires, comme un héros authentique d'Ibsen, Gina demande en femme de sens: « Faut-il te préparer la chambre ou veux-tu que j'emballer? » — « Emballe et prépare la chambre », répond le mari offensé...

Résignée aussi, à l'autre extrémité de la série, la créature ailée, Solveig, dont le chant, orchestré par Grieg, vibre de toutes les fraîcheurs des saintes fidélités. Parlons surtout d'Agnès (*Brand*), la résignée active, la transfiguratrice. Quand nous aurons conté son histoire, nous nous tairons, car on ne monte pas plus haut.

Agnès tient de la femme disciple, comme Hilde, et elle appartiendrait comme elle à la constellation des femmes inspiratrices, si des qualités plus hautes ne la retenaient pas dans un autre groupe, plus modeste. Son âme se tend comme les cordes d'une harpe éolienne ou comme les voiles d'une barque pour percevoir les souffles de l'Invisible. « On dirait qu'elle écoute et qu'il y a des chants dans l'air », songe Brand quand il la rencontre pour la première fois, assise sur le rivage. Agnès allait contracter un mariage heureux, mais Brand, le prophète voué à la religion du « tout ou rien », l'a conquise, et à l'appel pressant du fiancé, elle répond en suivant Brand, car elle a cru voir « l'aube poindre » en arrière de sa tête. Elle vivra avec lui dans une retraite austère et froide que le soleil ne visite

jamais et que domine et accable l'ombre absorbante de la montagne toute droite; c'est là que Brand s'efforce à faire pénétrer quelques rayons d'En-Haut dans des poitrines de montagnards étroites comme le paysage. Cependant, Brand le dur aime Agnès d'une singulière tendresse; son front de prophète de Jéhovah s'adoucit quand il lui dit: « Pour qu'une âme embrasse tous les autres, il faut d'abord qu'elle en chérisse un seul. » Et encore: « Il n'y a pas de côte si rude qu'on ne puisse la gravir à deux. »

On la gravit bientôt à trois: le petit Alfred est là — Alf, pour ceux qui l'aiment. Mais la bise âpre qui fait pâlir les roses sur les joues d'Agnès va étioiler mortellement l'enfant bien-aimé. Le docteur a ordonné qu'on l'emène sur-le-champ; Brand a consenti, on est homme tout de même; mais voici qu'un montagnard vient lui dire, lui faisant entendre la plainte de tout ce pays désolé: « Mon âme est perdue si tu refires ta main. » Que va faire Agnès? Déjà elle est à la grille du petit jardin, emportant jalousement l'enfant enveloppé. Elle s'est juré d'être épouse avant tout. Sur un signe de Brand, elle reprend le chemin de la maison maudite; mais elle s'écrie, soulevant son enfant à bras tendus:

« Dieu! la victime que tu oses exiger, je la lève vers ton ciel!... »

Alf est mort et l'on aperçoit sa petite tombe quand Agnès soulève le rideau de la chambre commune. Seulement Brand, dans son spiritualisme austère, défend qu'on soulève le rideau. « Brand, puis-je écarter légèrement ce voile horrible devant la

Et maintenant, la décision dernière appartient aux électeurs ... et aux électrices de l'Eglise nationale protestante. Que toutes celles de nos lectrices qui rentrent dans cette catégorie songent dès maintenant à la responsabilité qui va leur incomber, lors de la votation populaire de cet automne. Car une double question est ici en jeu pour nous: le pastorat féminin d'une part, et de l'autre, une occasion très rare pour nous, femmes, d'exercer nos droits en faveur d'une cause féministe. Cela est trop important pour qu'aucune de nous puisse s'en désintéresser.

E. Gd.

Journées éducatives

A Lausanne, le 2 juin, s'est terminée la VI^{me} série des « Journées éducatives », organisées par la Commission d'éducation nationale de l'Alliance de Sociétés féminines suisses, du Secrétariat pour la Protection de l'Enfance de Lausanne, de l'Institut Rousseau, et cette fois-ci de l'Association suisse en faveur des anormaux; car cette série était consacrée à l'éducation des anormaux, classes en anormaux sensoriels, anormaux psychiques et anormaux sociaux. Cette classification, a fait remarquer M. le Dr Decroly, — dont la participation à ces Journées leur a conféré un vif attrait, — est quelque peu arbitraire, comme toute classification, d'ailleurs; l'anomalie physique crée l'anomalie mentale, et *vice-versa*; l'anomalie sensorielle pure est extrêmement rare; où commence l'anomalie psychique, par exemple? tous nous sommes quelque peu anormaux; nous passons, comme enfants, par des crises d'anomalies, heureusement transitoires, mais nettement caractérisées.

La première journée, le 31 mai, a été consacrée aux anormaux sensoriels, et tout spécialement aux sourds; l'histoire du traitement de la surdité, les moyens caducs et modernes de suppléer au manque d'ouïe, ont été exposés par M. Ed. Junod, secrétaire du Centre d'action romand pour les enfants difficiles (Genève), tandis que M. Decroly, médecin des classes spéciales de Bruxelles, l'inventeur des jeux bien connus pour anormaux, expliquait pourquoi c'était une erreur d'enseigner aux sourds-muets, — muets parce qu'ils sont sourds, et non par défaut organique, — des sons articulés qui ne représentent rien; la mère, dont l'intuition est une chose merveilleuse, apprend dès le premier jour à parler à son enfant: emploie-t-elle des sons ou des syllabes détachées? Lorsqu'elle chante, c'est la chanson entière qu'elle exécute, et l'enfant un beau jour la répète aussi tout entière; tous deux se préoccupent bien des notes! M^{lle} Amsler (Lausanne), dont on sait la bienfaisante activité au sein de « l'Amicale des Sourds », et qui donne patiemment des cours de lecture labiale, a insisté sur la nécessité de dépister les écoliers durs d'oreille, plus nombreux qu'on ne croit; une statistique récente affirme que 8 à 10 % des écoliers n'ont pas une ouïe normale. Combien de vies ont été brisées par une surdité, qui, dépistée dès l'enfance, aurait pu être enrayerée ou aurait permis de diriger l'infirme vers une autre vocation.

Les participants ont visité ce jour-là l'Asile des aveugles, où M. Constançon, directeur, les a initiés à la valeur de l'image tactile; puis l'Asile orthopédique, où M. le Dr Placide Nicod, par la parole, par la projection lumineuse et la clinique, a montré les redresse-

ments de membres auxquels il parvient, sans recourir à l'intervention chirurgicale.

La deuxième journée a revêtu un intérêt spécial par la participation active de MM. Decroly et D. Simon, président de la Société Alfred-Binet, à Paris. M. Decroly a exposé son système de classification des anormaux, échelle dont il se sert depuis trente ans, sans d'ailleurs croire à sa perfection: c'est une base de travail. Devant un nombreux public de pédagogues, auxquels le Département de l'Instruction publique avait accordé un congé, il a parlé de l'éducation des enfants arriérés, c'est-à-dire qu'il a longtemps tourné autour du cœur de son sujet, tant le problème est difficile; il a énuméré les causes de l'« arriération »; c'est de ces causes qu'il faut partir pour éduquer l'arriéré au moyen d'une pédagogie plus active, plus individuelle, de classes de récupération, du changement de milieu. M. Simon, lui, s'était chargé de traiter de l'éducation des anormaux; dans cette pédagogie spéciale, les règles sont les mêmes que pour les normaux: aller du simple au composé, du concret à l'abstrait, etc. Il a montré ce que l'on peut obtenir des débiles mentaux profonds en se servant de leur esprit d'imitation, à force de patience, de persévérance, de cœur et d'abnégation. Ces qualités de cœur et d'intelligence qu'il faut pour éduquer les anormaux, on a pu les constater au cours de la visite du « Foyer », institution suisse en faveur des aveugles faibles d'esprit, création de M^{lle} Maillefer, qu'elle dirige avec un admirable dévouement depuis trente ans. La patience qu'il faut aux maîtres pour apprendre à ces déshérités à tricoter, à tisser, à faire des broches ou des nattes, est chose inconcevable. Mais quelle joie lorsqu'un résultat, si petit soit-il, est acquis!

Il faut mentionner encore le travail de M^{me} Loosli-Usteri, de l'Institut J.-J. Rousseau, qui a parlé du dépistage des anormaux au moyen des tests de l'intelligence, connus de tous ceux qui s'occupent d'éducation. Moins répandu sans doute est le test dit de Rorschach, qui, au moyen de l'interprétation de dix taches d'encre cherche à déterminer l'affectivité, partant le caractère. On aurait pu rappeler que Victor-Hugo, ce grand imaginaire, composait ses dessins fantastiques, ses illustrations, au moyen de taches d'encre qu'il diluait et reliait de traits à la plume; Victor Hugo faisait, sans le savoir, du laboratoire de psychologie!

Le 2 juin enfin, M. Claparède parlait des complexes d'infériorité chez les enfants et insistait sur la nécessité de s'occuper sur-le-champ des insuffisances physiques et mentales que peut présenter un enfant. M. le Dr Liengme, de Vaumarcus, avec la fougue qui le caractérise, a exposé comment il traitait les enfants cleptomanes. M. le Dr J. Tailens, qui avait ouvert la série des conférences comme président du Secrétariat vaudois pour la protection de l'Enfance, a dit combien, dans la pratique, l'éducation est inséparable de l'éducation physique. Un exposé de M. le Dr Boven (Lausanne) sur l'angoisse, signe de conflit moral, a terminé la série des causeries.

Le bilan de ces journées fort intéressantes, où une riche moisson de renseignements, d'indications, a pu être faite, c'est que si notre pays a déjà fait beaucoup pour les anormaux, il se doit de faire bien davantage encore. C'est d'un intérêt général évident, car les normaux sont les premiers à profiter des expériences faites avec les anormaux et de l'enrichissement de la psychologie qui en résulte. De plus, il est urgent de préparer un personnel capable pour enseigner dans les classes d'anormaux; Vaud est le seul canton qui possède un établissement officiel, une classe préparatoire dirigée par M^{lle} Reymond et annexée à l'Ecole normale; l'Institut Rousseau a

fenêtre? Rien qu'un peu! ... » — « Non! » — « C'est fait! tout est baissé, fermé. Mais je crois en vérité n'avoir pas blessé Dieu en me désaltérant, pendant la courte durée d'un rêve, à une source de consolation. » Puis Agnès se retourne vers l'enfant disparu: « Ne dis pas, gémit-elle, que ton père a fermé la fenêtre lorsque tu as frappé. » Déjà, cependant, elle mêle aux plaintes de son cœur idolâtre quelques pressentiments de lumière:

« Seule, songe-t-elle, la flamme qui purifie tout peut renverser la cloison qui sépare les vivants et les morts. »

Remarquons que cette mère aux abois ne faillit pas pour autant à sa mission de femme inspiratrice. Se plaint-elle de vivre loin de toute « étincelle d'action », confinée dans sa seule douleur, Brand lui répond: « Ta vie n'a jamais été aussi grande... Combattant à outrance... j'attends de ta main le manteau qu'elle glissera doucement sous l'acier de ma cuirasse et qui me réchauffera le cœur... »

Voici venir l'heure de la Révélation. Le soir de Noël, comme, se croyant seule, Agnès tirait de l'ombre ses derniers joyaux sensibles: le voile de l'enfant bien-aimé, la robe de baptême, la petite capeline de soie, les remuant et les baisant, une mendicante de grand chemin, affreuse et hardie, vient frapper à sa porte avec un enfant nu dans les bras: « Partage avec moi, femme riche! ». Agnès s'est dressée à contre-cœur d'une partie de son trésor, tandis que Brand, toujours plus dur dans son rôle d'entraîneur, a surgi et la presse: « Etait-ce trop du tout quand il s'agissait de toi? » Elle a tout donné maintenant,

mais elle n'a rien donné volontiers; elle a tout donné, sauf le petit bonnet trempé des sueurs de l'agonie, qu'elle avait caché dans son sein. A la fin, c'est elle-même qui rappelle l'arrogante pour lui livrer cela avec tout le reste.

Cette fois-ci elle a répondu: « Volontiers! » à la voix qui l'appelait au sacrifice; et voici que le ciel s'ouvre sous ses yeux et qu'elle y reconnaît son enfant; elle ne le cherchera plus désormais dans le carré du cimetière. Voici que, transfigurée, elle se jette dans les bras de l'époux terrible qui l'a conduite jusqu'au seuil de l'amour:

« Je suis libre, Brand! je suis libre! ... L'enfant a gagné le Ciel! »

Agnès a brisé les derniers liens qui la rattachaient au visible, oui, mais elle en meurt. Une femme, une mère surtout, ne continue pas de vivre quand sa tendresse ne trouve plus où s'appuyer. Elle s'en va lumineusement, « reconnaissante pour tout ce que la vie avait donné, pour tout ce qu'elle avait été », mais elle s'en va, et c'est enfin l'heure pour Brand de porter le fardeau d'Absolu dont il avait longtemps chargé de si frêles épaules.

Agnès a parcouru toutes les étapes de l'expérience humaine et surnaturelle: nous savons gré au souvenir d'Ibsen d'avoir dressé à l'entrée de son œuvre comme en un portique, face à l'impérieuse Rebecca, cette figure suave de femme chrétienne. Quoi de plus grand à l'heure de l'apothéose?

(La Femme.)

MARIE DUTOIT.